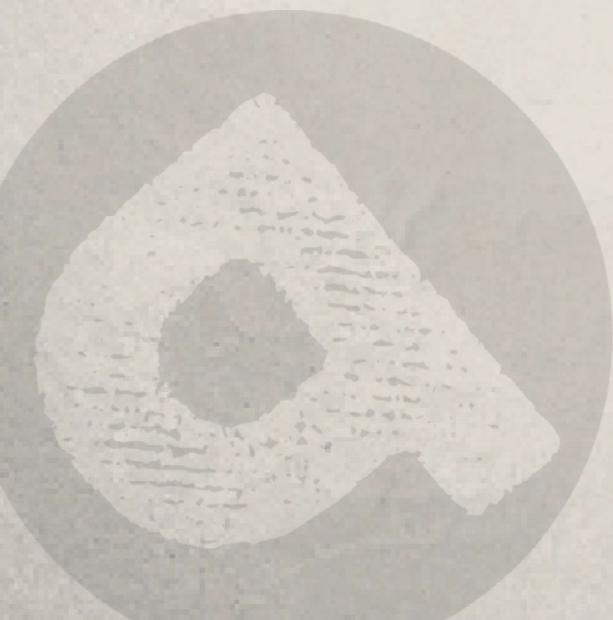


ANTIRESSE

Observe • Analyse • Intervient

Fin de la dissuasion? Une haine venue d'en haut L'homme que les Russes aiment détester Le miracle de St Georges



N° 336 | 8.5.2022



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La fin de la dissuasion

ON NE DISSUADE PAS LES ENFANTS, LES DROGUÉS ET LES FANATIQUES, ON LES LAISSE SE BRÛLER LES DOIGTS SUR LA PLAQUE. MÊME ALORS, CERTAINS NE RESSENTENT PAS LA DOULEUR, OU N'EN TIRENT PAS LA LEÇON. COMMENT COMMUNIQUER AVEC CES INSENSÉS? VOICI DES ANNÉES QUE LA QUESTION ME TARAUDE. J'Y AI MÊME CONSACRÉ UN ROMAN, SANS SAVOIR QU'IL SERAIT PRÉMONITOIRE.

«Leur esprit est méchant, et leur
âme fragile;
Il n'est rien de plus faible et de plus
imbécile...»
(Molière, *L'école des femmes*.)

Après la destruction d'Hiroshima et de Nagasaki, l'humanité a vécu dans la grande terreur; elle a aussi vécu — du moins dans ses aires industrialisées — une grande période de paix. Pendant quelques années, les États-Unis furent les seuls à posséder l'arme nucléaire. Mais les Américains, malgré le lobbying pressant de certains généraux, n'ont pas profité de la fenêtre d'opportunité pour «*nuke*» l'URSS. Dès l'instant où l'Union soviétique a

réussi son premier essai, la guerre nucléaire a été reléguée au rang d'«*ultima recours*», pour ainsi dire d'hypothèse académique.

Ce furent les décennies de l'*équilibre de la terreur*. Pour l'entretenir, chacune des parties devait constamment prouver à l'adversaire qu'elle pouvait le détruire rapidement et sans reste. Cela s'appelait la «*destruction mutuelle assurée*» (abrégiée MAD en anglais).

Ces rappels exigeaient un dosage délicat. En 1962, répondant à la tentative de renversement de Castro par l'opération avortée dans la Baie des Cochons et au déploiement de missiles

américains en Italie et en Turquie, les Soviétiques ont installé les leurs à Cuba, à quelques encablures des côtes de Floride. Il en résulta la crise la plus grave de la Guerre froide. Le conflit fut résolu par un patient travail de diplomatie et par l'établissement d'une relation de confiance personnelle entre les deux chefs d'État, Kennedy et Khrouchtchev, qui tous deux avaient leur tête. Dès cet instant, le fameux «téléphone rouge» fut établi entre les capitales afin d'assurer une liaison permanente et directe entre les détenteurs du feu nucléaire.

La dissuasion était une folie froide qui reposait sur un lugubre contrat de confiance. Chaque camp devait être convaincu que le camp d'en face n'hésiterait pas à déclencher la destruction de son propre pays, de l'ennemi et de la planète entière si une ligne rouge objective était franchie: en l'occurrence, la mise en danger du territoire national. Le plus important étant que ce suicide devait résulter d'une décision rationnelle et impersonnelle et non d'un coup de tête.

La tentation de «franchir la ligne» en comptant sur un avantage technique ou une manœuvre psychologique n'a pourtant jamais vraiment quitté l'esprit des stratèges américains, du fait de la schizophrénie inhérente à leur nation: à la fois missionnaires pinailliers imbibés de certitudes et horde d'aventuriers de grand chemin. La conjugaison de cette mentalité particulière avec une vision du monde millénariste et la paranoïa antirouge de l'après-guerre a été immortalisée par le

chef-d'œuvre psychiatrico-burlesque de Stanley Kubrick, *Docteur Folamour*.

Il n'en reste pas moins que, jusqu'au tournant du siècle, et même dans les années chaotiques de la Perestroïka où le délabrement de l'armée russe pouvait susciter des idées coupables, l'équilibre de la terreur a été maintenu tant bien que mal. Mais le retrait américain des traités de désarmement, ces dernières années, a annoncé le retour des vieilles tentations, tandis que le développement des missiles hypersoniques du côté russe imposait une révision fondamentale de toute la doctrine. C'est au milieu de ce suspense stratégique intense que les Américains ont élu (?) un président sénile entouré de néocons enragés et vindicatifs.

LES PETITES FRAPPES RÉVENT DE PREMIÈRE FRAPPE

Dans une tribune parue fin avril dans le *Wall Street Journal*, un ancien sous-secrétaire d'État adjoint à la Marine soutient que «les États-Unis devraient montrer qu'ils peuvent gagner une guerre nucléaire». Ceci en raison de cette «réalité» en forme de truisme que «si les États-Unis ne se préparent pas à gagner une guerre nucléaire, ils risquent de la perdre». Et comment faire cette démonstration? En obligeant M. Poutine à «envisager la possibilité que l'OTAN décapite le Kremlin — certes, en subissant des pertes dans le processus, mais en le décapitant quand même».

La première chose que «M. Poutine» envisagerait dans cette proposition, c'est que ce docte crétin, qui préside



par ailleurs le *Yorktown Institute*, confond une arme de destruction massive avec un fusil à lunette. Ensuite de quoi il évaluerait mentalement les «pertes dans le processus» pour conclure qu'un stratège prêt à «décapiter» la puissance adverse au prix de sa propre annihilation est à enfermer sans délai dans une cellule molletonnée sous sédatif et camisole.

- **Notule.** L'irrésistible Tom Lehrer avait résumé l'issue simple et inévitable de la guerre nucléaire dès 1967 en une chanson d'une rafraîchissante légèreté, *We Will All Go Together When We Go*: «There'll be no more misery/When the world is a roisserie...» Des réalités ultimes, grésillantes et fumantes, mais manifestement inaccessibles pour les abrutis actuels.

On aurait envie, pour le plaisir, d'énumérer toutes les dangereuses âneries proférées dans cette tribune au sujet d'un enjeu central pour la survie de l'humanité. Si elle avait été publiée le 1er avril, on aurait pu même soupçonner la rédaction du WSJ d'avoir

monté un canular en publiant les fantasmes d'un obscur apparatchik un peu simple d'esprit. Mais ces rodomontades à la sauce *Strangelove* ne sont, hélas, que l'expression la plus franche du courant de «pensée» actuellement prédominant dans la nomenclatura étatsunienne. Courant fondé sur un mantra unique et potentiellement suicidaire: *Ceci est notre guerre et nous devons la gagner par tous les moyens!*

L'essoufflement de la campagne publicitaire initiale sur les triomphes de l'armée ukrainienne fait place à l'inexorable évidence du terrain. L'outil militaire construit depuis huit ans par les Occidentaux en pleine «interopérabilité» avec l'OTAN est immobilisé depuis des semaines dans ses tranchées et méthodiquement démembré par des barrages d'artillerie d'une puissance sans équivalent. L'opération russe se réduit à une patiente et ennuyeuse *démilitarisation* de l'outil de guerre ukrainien, dont on découvre ce qu'on savait déjà, à savoir qu'il n'aura été rien d'autre qu'un bras armé de l'OTAN. Personne n'est mort héroïquement pour défendre l'île aux Serpents, personne n'a détruit 40 avions russes à lui seul, personne n'est venu au secours d'Azov encerclé dans son usine, personne ne sauvera les dizaines de milliers de malheureux coincés dans les chaudrons du Donbass s'ils ne se rendent pas — ce qui leur est interdit sous peine d'exécution sommaire. Et personne n'ignore, même si les médias le taisent, que les milices du Donbass détiennent des

milliers de prisonniers dont Kiev ne veut pas entendre parler.

Cette déception n'a pas calmé les politiques et les médias occidentaux, bien au contraire. À chaque nouvelle déconfiture, ils rajoutent une couche. Les livraisons d'armes désordonnées se succèdent, ferraille dépassée parfois entrelardée de *high-tech*, ne conduisant qu'à la destruction de plus de hangars et de relais ferroviaires en Ukraine occidentale, jusqu'alors largement épargnée par la guerre. Parlementaires et ministres font la queue auprès de Zelensky à Kiev. Les Britanniques lui interdisent de fléchir, cependant que les Américains — Mme Pelosi et ses sigisbées — annoncent nettement: «nous poursuivrons la bataille jusqu'à la victoire!»

Qui est «nous», se demandent quelques Américains? Quand sommes-nous entrés en guerre et contre qui? Ne s'agissait-il pas encore hier de soutenir un État ami, mais non membre de l'OTAN, dans sa défense contre l'invasion russe? Ne traitait-on pas de complotistes ceux qui, en mars, affirmaient que la Russie n'était pas en guerre avec l'Ukraine, mais avec le bloc occidental?

Cette pudeur-là est terminée. Ces jours-ci, les médias US vantent les succès du renseignement américain dans l'«élimination de généraux russes» ou la «destruction du croiseur Moskva» — des vantardises dangereuses auxquelles le Pentagone oppose des démentis que personne n'écoute. Le démocrate Seth Moulton, membre de la Commission des services armés

de la Chambre des représentants, lève les dernières ambiguïtés:

«Nous devons comprendre que nous sommes en guerre. Et nous ne sommes pas simplement en guerre pour soutenir les Ukrainiens. Nous sommes fondamentalement en guerre, même si c'est par le biais d'un proxy, avec la Russie. Et il est important que nous gagnions.»

Oui, vous avez bien lu: les Ukrainiens ne fournissent que la piétaille d'une guerre qui n'est plus la leur, si elle l'a jamais été. Comme l'a confirmé le secrétaire à la Défense Austin lui-même, le but n'est plus de libérer l'Ukraine, mais bien d'affaiblir et de déstabiliser la Russie. Et une fois que la ressource humaine locale sera épuisée, il restera toujours quelques Polonais et quelques Roumains à envoyer au hachoir. Voire des Français, à en croire l'humeur martiale de plus en plus répandue dans leur hiérarchie militaire. Comme en témoigne un officier d'expérience, le colonel Jacques Hogard:

«On me rapporte que lors d'une inspection récente du 5e RD à Mailly, le général Collet IAT aurait déclaré que "l'armée devait être convaincue que non seulement il fallait se préparer au combat, mais que la guerre était inévitable avec la Russie"!»

Le général Collet est peut-être un excité, mais il reste aligné en cela sur son patron. Le 22 avril dernier, dans son *Ordre du jour* n° 13, le chef d'État-major des armées françaises produisait une prédication pompeuse basée sur une analyse de situation d'une myopie affligeante ne dépassant

pas le niveau de BFM TV, où il insultait au passage ses collègues russes et concluait en levant le menton :

«Notre préparation et la crédibilité qui en découle doivent nous permettre de gagner la guerre avant la guerre et, si les circonstances l'exigent, d'être prêts à nous engager dans un affrontement de haute intensité. (...) Ce que nous apprend la guerre en Ukraine, c'est que nous avons changé d'époque, d'échelle et d'enjeux. Chacun doit faire le nécessaire pour s'y préparer. Le moment venu, nous n'aurons pas le droit de ne pas être au rendez-vous.»

Au final, l'inénarrable ministre Bruno Lemaire, en affirmant voici deux mois que «nous» allons livrer une «guerre économique et financière totale à la Russie» afin de «provoquer l'effondrement de l'économie russe», n'aura péché que par précipitation. D'abord en soutenant un peu vite que ces sanctions étaient «d'une efficacité redoutable» (contre qui, Bruno?). Ensuite, en parlant trop tôt : cette déclaration qui a fait scandale début mars serait aujourd'hui dans la droite ligne des médias, des politiques et des généraux de cour français.

Se rendent-ils compte de ce qu'ils disent ? Au nom de quoi, de quelle menace ou de quel intérêt vital, la France entrerait-elle en guerre avec la Russie ?

Soyons clair : tous les pays qui, au travers de sanctions illégales, contribuent à la guerre de siège contre la Russie, sont parties au conflit. Ceux qui fournissent des armes ou entraînent des forces ukrainiennes sur leur sol

sont encore plus engagés. De rares politiques, comme Christoph Blocher en Suisse, saisissent la situation et en voient les conséquences. La majorité se contente de suivre telle une procession d'oies, sans réfléchir et les yeux rivés au cul de la volaille qui précède.

Après que son parlement eut voté en faveur de la livraison d'armes à l'Ukraine, le président bulgare Rumen Radev a déclaré que ce geste impliquait son pays dans la guerre et dénoncé la menace d'une «autodestruction de l'Europe». Il parlait en priorité des retombées économiques du conflit. Mais l'engrenage sans voie de retour où l'Occident s'est engagé oblige à envisager des issues plus brutales.

Pour le moment, les Russes semblent considérer cette rhétorique comme un pur bavardage à destination du public occidental et se contentent de détruire les livraisons à mesure qu'elles arrivent. Mais ils pourraient changer d'avis. Dès cet instant, tout arsenal, tout camp d'entraînement, tout centre de commandement ayant part à l'effort occidental conjoint en Ukraine deviendrait une cible légitime.

À FORCE D'INVOKER LA PLUIE... ON FINIT TREMPÉ

Pour les États-Unis et la Grande-Bretagne comme pour la France, le seul théâtre d'opérations possible pour une guerre avec la Russie est nucléaire — ou biologique, mais c'est un tout autre sujet. Dans le domaine conventionnel, tous les scénarios apparaissent impossibles. Les armées occidentales modernes ne peuvent combattre qu'en ayant la maîtrise du ciel. Pour

la première fois de leur histoire, elles ne l'ont pas. Elles n'ont, ces dernières décennies, été forgées au combat que dans des opérations de police coloniale sans jamais affronter un adversaire à parité. Et ne parlons pas des lacunes en effectifs, motivation, munitions et logistique. L'aide à l'Ukraine, à elle seule, engloutit déjà plus d'armes que l'industrie occidentale ne peut en remplacer. Le lieutenant-colonel Jacques Guillemain résume en français ce que de nombreux analystes anglo-saxons disent depuis longtemps:

«À l'heure actuelle, un affrontement entre la Russie et les États-Unis tournerait à l'avantage de Moscou. Non seulement les Américains sont dépassés en armement conventionnel, notamment avec les missiles hypersoniques imparables, mais dans tous les exercices d'évaluation de guerre de haute intensité, les "wargames", les unités US sont laminées huit fois sur dix. Quant à la France, qui manque déjà de munitions pour une petite opération au Sahel, elle tiendrait 48 heures dans un conflit de haute intensité, nécessitant des dizaines de milliers d'obus et de bombes.»

Il importe donc d'éviter à tout prix le théâtre des opérations conventionnel. Le 1er mai, le parlementaire républicain Adam Kinzinger a déposé un projet de résolution en vue d'une autorisation d'utiliser la force militaire (AUMF) «afin de défendre l'intégrité territoriale de l'Ukraine dans le cas où Vladimir Poutine intensifierait sa guerre injuste contre nos alliés démocratiques». La résolution en question autoriserait le président des

États-Unis (qui on le sait n'a pas toute sa tête) «à utiliser (les) forces (américaines) pour répondre à un scénario dans lequel la Fédération de Russie utiliserait des armes chimiques, biologiques ou nucléaires contre l'Ukraine». Les esprits désabusés y verront tout simplement les préparatifs d'une attaque d'envergure sous faux drapeau, chimique, biologique ou plus probablement nucléaire justifiant un engagement dans le même registre de l'appareil de guerre américain.

C'est ici que la folie monte d'un cran par rapport aux harangues des stratèges de clavier. Appeler à la première frappe dans une tribune d'opinion est une chose, l'exiger par la voie législative en est une autre. Surtout, cette rengaine répétée sur tous les canaux installe dans l'opinion l'idée qu'une telle solution est possible, inévitable et somme toute normale.

Sous forme de «trolls», les Russes ont diffusé sur leurs chaînes de télévision des simulations d'une attaque nucléaire contre l'Europe, rappelant que Paris et Londres n'étaient qu'à quelques minutes de vol d'un missile hypersonique. Ces intimidations d'assez mauvais goût avaient peut-être pour but de faire rentrer les Européens dans l'enclos raisonnable de la bonne vieille dissuasion. Elles n'ont produit, me semble-t-il, que l'effet inverse. On a vu à la télévision un Nigel Farage suant de terreur et de rage, ne comprenant pas ce que son pays avait pu «dire» aux Russes pour susciter des menaces pareilles. Oubliant sans doute, dans sa frayeur, que le Royaume-Uni, avec ses livraisons d'armes et ses incita-

tions guerrières, était bien au-delà du «dire»...

La bonne conscience des élites occidentales est inoxydable. Elle continuera de briller même dans les décombres. Elle inhibe même la peur et c'est entre autres pourquoi la dissuasion ne fonctionne plus. On ne dissuade pas les enfants, les drogués et les fanatiques. Choisissez vous-mêmes à laquelle de ces catégories rattacher les égarés qui nous gouvernent.

LE DARD DE L'ABEILLE

Dans ma vie d'éditeur, j'ai collaboré et beaucoup échangé avec l'un des personnages les plus étonnants de l'après-guerre français: le général Pierre-Marie Gallois, aviateur, inventeur du Mirage, mais aussi et surtout concepteur et théoricien de la dissuasion nucléaire française.

Gallois résumait sa philosophie par une métaphore simple: celle du dard de l'abeille. En piquant son agresseur, l'abeille meurt. Mais elle compte sur la perspective de la douleur infligée pour *dissuader* l'agresseur de s'en prendre à elle. Il n'était pas question pour lui de «prêter» sa force de frappe à une quelconque alliance, ni de l'utiliser pour «punir» une autre puissance nucléaire d'avoir attaqué un allié, si cruellement que ce soit. Pour Gallois comme pour les Russes, l'arme absolue était *absolument* réservée à l'autodéfense et en dernier recours.

Gallois était un véritable esprit français: ordonné, lumineux, rationnel et raisonnable. Il croyait qu'aucun État n'irait œuvrer à sa propre destruction: c'était pour lui un axiome d'où tout

découlait. Vers la fin de sa vie, dans les années 2000, Gallois nous confiait qu'il n'en était plus très sûr.

En le lisant et en l'écoutant, j'étais arrivé à la conclusion que notre survie à l'ère de l'arme nucléaire n'était assurée que par cette peur, mais que cette peur elle-même s'insinuait en nous par deux voies possibles: par le haut et par le bas.

Par le haut, autrement dit par l'effort de l'intelligence, comme chez Gallois. Un jeu d'esprit et d'imagination, à la fois concret et abstrait, comme un *wargame* métaphysique, nous permettant de comprendre et de garder à l'esprit en tout temps le rapport entre certains actes et leurs conséquences.

Par le bas, c'est-à-dire par l'instinct de conservation dans sa forme la plus viscérale. La peur innée d'une mort horrible ou d'une agonie sans fin.

- **Notule.** Autrefois, les philosophes posaient un crâne sur leur bureau pour se rappeler que toute la vie n'était qu'une préparation à la mort (*memento mori*). Les philosophes de l'ère nucléaire devraient tous poser sur leur tabl la photo des ombres humaines imprimées dans les murs d'Hiroshima par le souffle de la bombe.

QUAND LE TÉLÉPHONE SONNE DANS LE VIDE

Mais avec le temps et l'expérience, c'est un autre constat qui, à l'époque, m'avait frappé. À savoir, que la plupart des gens qui m'entouraient ne connaissaient pas cette peur. Pour eux, la menace disparaissait sitôt que les médias cessaient de la leur rappeler. Ils n'avaient ni la capacité d'abstraction et d'imagination, ni l'instinct

primal nécessaires pour comprendre concrètement l'état de sursis fragile dans lequel nous vivons tous depuis le début de l'ère nucléaire. Ils faisaient comme si cette réalité n'existait pas.

C'est pour aller au bout de cet étonnement que j'ai écrit mon deuxième roman, *Le Rayon bleu*, paru pour son malheur entre les deux tours de la présidentielle 2017. J'y avais imaginé l'existence d'un réseau secret d'éveillés des deux côtés du rideau de fer. Ces consciences trop lucides pour se fier aux discours du pouvoir avaient mis en place un système de renseignement clandestin afin de doublement *dissuader* les politiques de rêver de *blitzkrieg* nucléaire. Le symbole de ce réseau de veille était un vieux téléphone noir sonnait sans répit dans le couloir glacial d'un manoir perdu au fin fond des forêts de France. Il suffisait, pour que le monde soit sauvé, que *quelqu'un* soulève l'écouteur...

Le destin de ce livre, avant comme après sa parution, a été marqué par une série de coïncidences, de *synchronicités* ou de présages que j'évoquerai peut-être dans un autre contexte. L'essentiel est que j'ai été moi-même étonné, sur le moment, de m'être consacré précisément à ce sujet-là, de manière pour ainsi dire fortuite, après la parution du *Miel*. Ce travail m'a permis de rencontrer presque miraculeusement des gens qui craignaient

vraiment l'apocalypse nucléaire, sans que la télé doive la leur rappeler — or il s'agissait en général de personnalités plutôt intrépides dans la vie réelle. J'avais découvert alors cette vérité paradoxale que cette crainte-là est en réalité une preuve de courage et de conscience métaphysique. *Le soleil et la mort ne se peuvent regarder fixement*, disait La Rochefoucauld. Très peu d'humains osent lever les yeux vers le soleil de la mort nucléaire. C'est pourquoi la témérité de ceux qui jouent avec l'apocalypse nucléaire est, a contrario, un signe de couardise — mais aussi de manque d'imagination et d'absolue platitude spirituelle.

Je comprends mieux maintenant la raison d'être du *Rayon bleu*, dont le titre de travail était *Téléphone immobile*. Il s'agissait de composer inlassablement le numéro de cette ligne de vie en espérant contre toute espérance que quelqu'un décrocherait. Comme si j'avais pressenti qu'un de ces prochains jours le téléphone rouge ne répondrait plus.

LECTURES & FILM SUGGÉRÉS

- Pierre-Marie Gallois, *Géopolitique, les voies de la puissance*, éd. L'Âge d'Homme.
- Tatiana Tolstoï, *Le Slynx*, traduit du russe par Christophe Glogowski, Robert Laffont.
- Stanley Kubrick, *Docteur Folamour*.



ENFUMAGES par Eric Werner

Une haine venue d'en haut

EST-CE LA HAINE QUI POUSSE À LA GUERRE OU LA GUERRE QUI CRÉE LA HAINE? LES DEUX CAS DE FIGURE EXISTENT. EN L'ESPÈCE, C'EST CLAIREMENT LA GUERRE QUI CONDUIT À LA HAINE.

Je fais bien sûr ici référence à l'intervention russe en Ukraine. Les médias occidentaux se sont aussitôt mobilisés pour dire tout le bien qu'il fallait penser des Russes et de la Russie. En sorte que les sentiments et les préjugés antirusse sont maintenant bien installés dans une majorité au moins de la population. Non la totalité peut-être, mais une majorité quand même. Alors qu'auparavant les gens n'avaient pas d'opinion particulière sur le sujet. Ils n'étaient ni russophiles ni russophobes. Mais maintenant ils sont clairement russophobes. Les politiciens ne l'ignorent pas, et évidemment aussi jouent avec. Ainsi, quand la ministre

suisse de la Défense demande au CIO d'exclure les fonctionnaires russes et biélorusses des fédérations sportives internationales, ainsi que ses propres membres lorsqu'ils sont russes ou biélorusses, elle sait que cela plaira à une majorité d'électeurs et que donc sa propre cote de popularité en bénéficiera. Le parti socialiste suisse, un parti gouvernemental, sait également très bien ce qu'il fait lorsqu'il enjoint aux autorités (dont il fait lui-même partie) d'accroître encore la pression sur les «oligarques» russes, ces personnes de nationalité russe qui ont vu leurs comptes bancaires et leurs avoirs bloqués (en fait confisqués), en appli-

cation des sanctions européennes et américaines contre la Russie. Car on ne se montrera jamais assez ferme en ce domaine. C'est ce que pense le PS et c'est tout à son honneur de le penser. Il en va de nos «valeurs». Cela étant, on n'échappe pas à la nécessité de s'interroger sur le processus dans son ensemble. Rappelons-le ici quand même, les autorités ne cessent en toute occasion de nous mettre en garde contre les «discours de haine». Or, en l'espèce, ce sont les autorités elles-mêmes qui incitent à la haine. Cette haine ne vient pas *d'en bas*, mais bien *d'en haut*. En ce sens l'actuelle russophobie n'a rien à voir avec l'ancienne et peut-être toujours actuelle judéophobie, qui, elle, vient à la fois d'en bas et d'en haut. La russophobie, elle, ne vient que *d'en haut*. Encore une fois, c'est un phénomène inédit. Il n'y a jamais eu dans le passé la moindre trace de russophobie dans les couches populaires en Europe occidentale. Si donc on peut aujourd'hui parler de russophobie, c'est qu'on s'est arrangé pour la faire exister, alors qu'auparavant elle n'existait pas. En d'autres termes, c'est une construction consciente et préméditée, une construction des dirigeants: des dirigeants et de leurs *spin doctors*. D'où cette question: qu'est-ce qui s'est produit dans la tête des dirigeants pour qu'ils en viennent ainsi à basculer dans la haine: haine qui effectivement fait peur, car on est aujourd'hui allé tellement loin dans cette direction qu'on voit mal comment l'on pourrait un jour revenir en arrière.

Un point de non-retour a été franchi. Il faut alors voir les choses en face: logiquement cela devrait déboucher dans la guerre. Mais pas seulement en Ukraine: dans le reste également du continent. Les dirigeants occidentaux sont-ils prêts à l'assumer?

COMPTÉ, PESÉ, DIVISÉ

Cette haine qu'inspire aux dirigeants occidentaux la Russie de Vladimir Poutine s'explique par plusieurs raisons. La première est tout simplement la résistance des Russes. Car les Russes résistent. Ils résistent, il est vrai, sur leur propre frontière, autrement dit le dos au mur. La russophobie vient d'abord de là: de la résistance des Russes, du fait qu'ils refusent les diktats occidentaux. Les dirigeants occidentaux en trépignent de rage. Car ils ne s'y attendaient pas. Napoléon a dû éprouver la même surprise après la prise de Moscou en 1812, lorsqu'il essayait en vain de contacter le tsar Alexandre pour conclure la paix: une paix, bien sûr, dont lui-même aurait dicté les termes. Le tsar Alexandre ne répondait pas. Cette fois les choses se passent dans le Donbass, un peu plus à l'ouest donc. Mais le scénario est le même. Napoléon trépignait de rage, c'est le cas aussi des dirigeants occidentaux actuels. C'est une première explication. Mais elle reste à mon avis insuffisante. Il faudrait aussi se référer à certains propos du président Poutine, ceux par exemple où il évoque l'idéologie suicidaire des Occidentaux, et en particulier leur goût mortifère

pour la Cancel culture, ou culture de la liquidation. Car il y a bien un arrière-plan idéologique à ce conflit. Il y a quelques années encore beaucoup pensaient en Occident que la Cancel culture n'était qu'un phénomène passager, un phénomène de mode. Très vite elle allait disparaître, faire place à autre chose. Cela s'est révélé faux. La Cancel culture n'a cessé au contraire de gagner du terrain. Il en va de même de l'idéologie LGBT, qui clairement aujourd'hui est l'idéologie dominante. Elle s'est solidement aujourd'hui installée au cœur même du dispositif occidental. C'est désormais la référence centrale, tout gravite autour d'elle. Quand donc le président Poutine s'en prend à l'idéologie suicidaire des Occidentaux, il met le doigt là où ça fait mal. Il oblige les Occidentaux à regarder en face la réalité, à savoir qu'ils sont en train de se suicider. D'une manière générale, on n'aime jamais tellement entendre la vérité. Mais là, elle est particulièrement désagréable à entendre. Si on laisse de côté les musées qui, comme le relève Ernst Jünger dans son journal, sont l'équivalent, à un niveau inférieur, du culte égyptien des morts, l'Occident n'a plus aujourd'hui grand-chose à proposer au monde. Plus grand-chose, sauf justement la Cancel culture, le mariage pour tous et le changement de sexe. Tout être un peu lucide en conclura que les jours de l'Occident, effectivement, sont comptés («compté, pesé, divisé»). Mais ce ne sont pas des choses qui se disent. L'hystérie antirusse est à resi-

tuer dans ce contexte. Au-delà du fait que la Russie résiste aux Occidentaux, alors que normalement elle ne le devrait pas, ce que les dirigeants occidentaux ne pardonnent pas au président Poutine, c'est le regard qu'il porte sur l'Occident. Entendons-nous bien. Ce regard n'a rien de haineux. Le président Poutine n'éprouve aucune haine à l'endroit de l'Occident, juste peut-être une certaine commisération. Mais il lui dit ses quatre vérités. Les Occidentaux n'ont pas l'habitude qu'on leur dise leurs quatre vérités. Il est donc normal qu'ils réagissent comme ils le font: par des débordements de haine justement. En Poutine, beaucoup de dirigeants occidentaux voient le représentant de toutes sortes de choses qu'ils détestent: les valeurs traditionnelles, entre autres, et pour le dire plus nettement encore, les lois non écrites. On ne parlera pas ici de guerre de religion, mais en toile de fond, force est de le constater, il y a beaucoup plus qu'un simple conflit géopolitique. L'ironie de la s c'est que cette haine est elle-même hautement suicidaire. Elle aveugle les Occidentaux, leur fait complètement quitter le terrain rationnel: comme on le voit aujourd'hui avec leur politique de sanctions: sanctions qui vont très vite se retourner contre eux (c'est d'ailleurs déjà le cas).

FAUX ENNEMIS, VRAIS ENNEMIS

L'Europe a aujourd'hui beaucoup d'ennemis à travers le monde: à travers le monde, mais aussi en Europe même, comme on s'en rend

vite compte quand on se promène à certains endroits. On ne va pas en dresser ici la liste. Mais ce sont, eux, de vrais ennemis. Qu'elle se refuse bien évidemment à considérer comme tels, mais cela la regarde. Si l'instinct de survie ne lui faisait pas complètement défaut, ce qui malheureusement aujourd'hui est le cas, elle en tirerait aussitôt certaines conséquences. Ce qu'il y a de pathétique dans la situation présente, c'est que non seulement l'Europe se montre incapable de désigner l'ennemi, l'ennemi réel, le vrai, mais qu'à défaut de le faire elle s'invente de faux ennemis, comme c'est le cas aujourd'hui avec la Russie. Objectivement parlant, la Russie n'est en rien l'ennemie de l'Europe ni même de l'Occident dans son ensemble. Elle ne leur fait d'ailleurs pas la guerre, elle se contente de tracer une limite: jusque là, mais pas plus loin. L'Europe pourrait donc très bien s'entendre avec elle, coexister en paix. Cela s'est d'ailleurs souvent fait dans le passé. La Russie a longtemps fait partie du concert européen. On aurait pu penser après 1991 que cela redeviendrait une réalité. La Russie ferait de nouveau partie du concert européen. Les néocons américains aujourd'hui au pouvoir à Washington, de vrais fauteurs de guerre et de vrais criminels soit dit en passant, en ont décidé autrement. Tout le monde sait quel immense amour les néocons américains portent à l'Europe et aux Européens. Mais c'est un

autre débat. On dit volontiers que les dirigeants se laissent intoxiquer par leur propre propagande. Mais s'ils y croient, c'est qu'ils se sont au préalable autoconditionnés à y croire. La propagande se précède elle-même dans l'*hybris* qui l'a produite, cette même *hybris* conduisant à ignorer toute espèce de limite. Le vrai problème est là. La russophobie est bien en elle-même une réalité, mais les raisons qui l'expliquent, elles, sont hors réalité. Plus exactement, elles sont à chercher dans l'état de folie des dirigeants actuels, en particulier européens, ce que les anciens Grecs appelaient l'*aphrôsunè* (qui est le contraire de la *phronèsis*, autrement dit de la prudence, ou encore de la sagesse).

- Illustration: peinture d'un illustrateur ukrainien montrant les Russes comme des «orques», les tueurs hideux et inhumains du *Seigneur des Anneaux* de Tolkien. Image publiée sur Twitter le 30 avril par Carl Bildt (@carlbildt), ex-Premier ministre suédois, ex-leader du parti des «Modérés» et appatchik européen modèle, avec ce commentaire: «Ces temps-ci, l'art est aussi une arme».

LECTURES SUGGÉRÉES

- Tolstoï, *Guerre et paix*.
- Igor Chafarévitch, *La Russophobie*, Éditions Chapitre Douze, 1993.
- Guy Mettan, *Russie-Occident: Une guerre de mille ans, La russophobie de Charlemagne à la crise ukrainienne*, Éditions des Syrtes, 2015.

LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Tchoubaï, l'homme que les Russes aiment à détester

DES MILLIONS DE RUSSES ONT RESENTI UNE JOIE MALIGNE EN DÉCOUVRANT DANS LES NOUVELLES DU JOUR UNE PHOTO BANALE MONTRANT UN VISAGE INQUIET PENCHÉ SUR UN DISTRIBUTEUR DE BILLETS. ILS ONT VITE RECONNU LE PROFIL D'ANATOLE TCHOUBAÏ, SURNOMMÉ TOLIK LE ROUQUIN, QUI PASSE POUR L'HOMME LE PLUS DÉTESTÉ DE RUSSIE.

Note de la rédaction. — Dans le cadre de son «Grand Jeu», Jean-Marc Bovy met à profit sa connaissance intime de la société russe pour nous livrer les portraits de quelques protagonistes clefs de cet empire, que le regard occidental réduit trop souvent au personnage de Vladimir Poutine et à quelques opposants très médiatisés à l'étranger, mais souvent marginaux sur la scène nationale. Le rôle de certains potentats d'une influence considérable, tels que Tchoubaï, reste confiné dans les zones d'ombre d'un système complexe. C'est ce territoire largement inconnu que notre ami Bovy se propose d'explorer.

Dans un communiqué du 23 mars, on apprenait que l'oligarque avait fui son pays un mois après l'entrée des troupes russes sur sol ukrainien, prétendument en signe de désapprobation. Une fois débarqué en Turquie, Tchoubaï n'a pas eu d'autre choix pour survivre que de faire la queue au bancomat comme un touriste lambda. La légende de la photo ne dit pas s'il a pu retirer de l'argent. Les sans-dents de Russie auraient jubilé en apprenant que la carte du magnat avait été bloquée, car Tolik est connu pour avoir toujours su échapper aux sanctions qui ont frappé ses camarades de fortune. Ils n'auront pas été surpris d'apprendre quelques jours plus tard que l'âme damnée avait trouvé refuge dans une résidence de

la côte ligure, qu'il a réussi à mettre à l'abri des sanctions.

L'ARCHITECTE DU CHAOS

À l'opposé de Donald le milliardaire rouquin d'outre-Atlantique, qui a su gagner l'oreille du petit peuple, Anatole est un personnage hautain au bec pincé qui n'a pas fait carrière politique en prenant des bains de foule. Pour la grande majorité des Russes, Tchoubaï rime avec misère et ruine des années 90. Avec celui de Gaïdar, son nom est associé à la révolution désastreuse appelée *thérapie de choc*, qui a mis la Russie à genou après la chute du communisme. Du jour au lendemain, l'édifice socialiste qui montrait de sérieux signes de fatigue a laissé la place à l'anarchie



du marché et à la libération des prix. Du coup, l'hyperinflation a vidé les bas de laine, la dépression a fait ses ravages et la courbe des suicides s'est envolée. Pour la génération qui a vécu l'effondrement de l'URSS et le règne foireux de Boris l'Ivrogne, Tchoubaïa reste surtout le père de l'opération de privatisation qui a causé le désastre. Avec la bénédiction d'Eltsine, dont il était le confident, Tchoubaïa a eu les coudées franches pour procéder au plus grand partage de propriété de tous les temps. Chaque citoyen a reçu un bon de dix mille roubles, appelé *voucher*, à faire valoir sur les entreprises d'État. Il en est résulté un trafic qui a permis aux moins doués de se procurer quelques bouteilles de vodka et aux plus malins de devenir les nouveaux maîtres du pays. Parallèlement, le fabuleux trésor des ressources naturelles de la vaste Russie a été mis à l'encan dans des conditions douteuses et s'est retrouvé concentré dans les mains de quelques satrapes. En quelques mois, la Russie est

devenue l'oligarchie ploutocratique qu'elle est restée jusqu'à ce jour.

Poutine, en arrivant au pouvoir à l'aube de ce siècle, a entrepris de domestiquer les oligarques et de mettre fin aux abus les plus flagrants du régime mafieux de la décennie Eltsine. Pour l'exemple, il a embastillé ceux qui lui résistaient et se profilaient en possibles rivaux. Par précaution, certains ont pris le large et se sont installés sous des cieux plus cléments, notamment en matière fiscale. Les plus nombreux sont restés au pays, tout en envoyant leurs enfants étudier à Londres ou en Suisse et en démarchant dans quelque paradis offshore le deuxième passeport destiné à assurer leurs arrières. De tous, Tchoubaïa est certainement celui qui a su à merveille harmoniser ses intérêts privés avec ses engagements successifs dans de hautes fonctions publiques jusqu'au niveau ministériel. Il a aussi été promu à la tête de grands projets d'intérêt public, qui ont fait long feu, tout en lui permet-

tant de s'enrichir sur le dos du contribuable.

COMPRADORES ET COLLABOS

Depuis la déroute en 2019 de *Rosnano*, une sorte de Silicon Valley russe où Tchoubaïa a englouti les milliards du Trésor public sans succès notoires, chacun se demandait quand Poutine allait se débarrasser enfin de ce boulet encombrant. Le président a dû être soulagé en apprenant que l'insubmersible et inoxydable Tolik avait largué lui-même les amarres. D'autres personnalités s'en sont réjouiées publiquement. Sur sa chaîne TV privée *Tsargrad*, l'oligarque repenté Konstantin Malofeev, qui a ses entrées au Kremlin et voue sa fortune à restaurer les valeurs traditionnelles de l'orthodoxie, a réagi ainsi en apprenant l'exil volontaire de Tchoubaïa :

«Tchoubaïa, c'est fini. Le symbole d'une ère d'humiliations nous a quittés. Pourtant la victoire n'est pas pour demain. Si l'on ne se débarrasse pas de nos compradores internes et de nos collabos, la partie ne sera pas gagnée. Tout ce qui est arrivé de pire en Russie depuis trente ans est lié à Tchoubaïa: les vouchers, les biens publics à l'encan, les élections trafiquées de 1996 [qui ont empêché le retour des communistes et prolongé le règne d'Eltsine], la débâcle du système énergétique, le pillage massif autour de Rosnano, c'est à lui qu'on le doit. En faisant une croix sur Tchoubaïa et ses semblables, l'avenir nous appartient de nouveau. Finie l'ère des humiliations.»

Par *compradores internes*, Malofeev entend la classe des patrons exploités qui se conduisent en Russie comme en pays conquis et s'enrichissent sans scrupule. Sous l'étiquette de *collabos*, il veut parler d'une «cinquième colonne» omniprésente dans les grandes villes et montre du doigt la minorité agissante et branchée qui n'a d'yeux que pour l'Occident et ne rechigne pas à servir des intérêts étrangers. Navalny en a été un brillant exemple. On se rappellera le film truqué sur le «palais de Poutine» qu'il a tourné dans un studio allemand mis gracieusement à sa disposition par une société californienne. Dans les milieux de la culture et du spectacle en particulier, on ne compte plus les russophobes de l'intérieur, qui de façon ouverte prennent un plaisir particulier à vilipender leurs compatriotes et présenter la Russie comme une nation de ploucs. Une partie de ces *collabos* a préféré s'exiler après le 24 février, en même temps qu'ont dû fermer les ONG de la nébuleuse Soros. Mais il subsiste, de façon plus occulte et jusque dans les plus hautes sphères du pouvoir, une «sixième colonne» qui reste branchée sur les valeurs de l'Occident et le globalisme façon Davos. Ce bataillon compte de discrètes recrues dans le milieu de la finance, ainsi qu'au plus haut niveau de la Banque centrale, du ministère des Finances et — croit-on savoir — jusque dans l'administration du président.

POURQUOI CET EXIL ?

Si le départ de Tchoubaïs a bien valeur de symbole et peut être vu comme une rupture dans l'histoire de la Russie postsoviétique, les politologues divergent toutefois sur les motifs personnels de l'exilé volontaire. Ce départ a été très discret et n'a donné lieu à aucune déclaration officielle. L'intéressé s'est contenté de démissionner de la fonction de représentant spécial de la Russie auprès des organisations internationales pour les questions de développement durable. Ce poste était devenu le dernier lieu où il entendait promouvoir l'alliance de la Russie et de l'Occident, dont il s'est toujours fait l'avocat. En passant à l'Ouest, Tchoubaïs peut maintenant se mettre au service, comme Khodorkovski avant lui, des services spéciaux occidentaux, en premier lieu anglo-saxons. Une manière de poser sa candidature à un gouvernement de Russie en exil et de reprendre à son compte le scénario de Mme Tikhonovskaïa en Bélarus. Quelques mauvaises langues rappellent les liens étroits qu'il avait noués dans les années 90 avec des conseillers envoyés par Washington pour l'aider à privatiser la Russie et maîtriser les techniques qui ont permis d'assurer la victoire d'Eltsine aux élections de 1996. Selon d'autres avis, au contraire, il aurait été chargé par Poutine d'une mission spéciale avec pour objectif de rétablir un canal de négociations avec les puissances occidentales. Autre hypothèse encore: sa gestion calamiteuse de Rosnano, qu'il a amené au bord de la faillite, l'aurait décidé à

se mettre à l'abri de poursuites judiciaires en prenant le large.



LE BUNKER INACHEVÉ

En quittant le pays précipitamment, le grand ordonnateur de la privatisation a laissé derrière lui une œuvre inachevée, qui est aussi tout un symbole. Il s'agit d'une opulente demeure en forme de bunker, d'une surface au plancher de 2656 m², qu'une entreprise suisse finit de construire à la périphérie de Moscou. À travers les feuilles des bouleaux qui la séparent du célèbre Village des écrivains de Peredelkino, on devine le contour de la datcha romantique où le poète et romancier Boris Pasternak a fini ses jours. Nobel de littérature en 1958, l'auteur du *Docteur Jivago* avait refusé de se rendre à Stockholm pour la cérémonie de remise des prix, de peur de ne pouvoir rentrer dans sa patrie et d'être réduit à un exil forcé dans un pays du monde libre.

À chacun la liberté de choisir son destin et sa relation à la patrie...

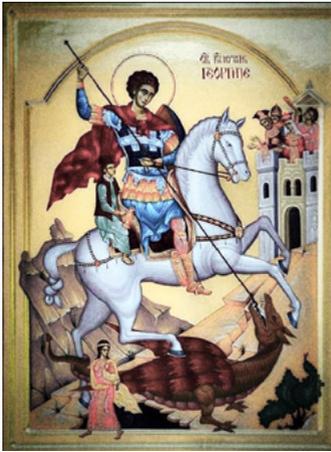
PASSAGER CLANDESTIN: Aleksandra Pavićević

Le miracle de saint Georges

À SAINT-GEORGES, CHEZ LES SERBES, EST LA GRANDE FÊTE DU PRINTEMPS ET DU RENOUVEAU (23 AVRIL/6 MAI). C'EST AUSSI L'UNE DES SLAVAS LES PLUS POPULAIRES. ALEKSANDRA PAVIĆEVIĆ NOUS ADRESSE CE CONTE MIRACULEUX QUI ILLUSTRE UNE COUTUME SPÉCIFIQUE À CE PEUPLE: LE CULTE D'UN SAINT PATRON FAMILIAL, ET NON PERSONNEL, DONT LA VÉNÉRATION SE TRANSMET DE PÈRE EN FILS DEPUIS LA NUIT DES TEMPS.

UNE MORT LÉGÈRE

Les petites vieilles. Nées dans les premières décennies du XXe siècle. Existences âpres et dures, maladies brèves, morts légères. La mort peut-elle être légère? Peut-être qu'elle le peut, après des vies de peine. Alors la mort, quelle qu'elle soit, est légère, ne serait-ce que parce que l'agonie dure moins que la vie. Et qu'elle apporte le soulagement.



Smilja s'arrêtait devant saint Georges, se signait et disait: «Aide-moi, pécheresse que je suis.» Puis elle s'effondrait à bout de forces dans son lit qui sentait l'amidon et le savon de ménage. Le saint veillait sur elle, tenant à bonne distance le dragon cloué dans ses spasmes, jusqu'à ce que la pièce s'emplisse d'un ronflement profond. Le

monstre lui-même en était terrorisé, si bien que Georges pouvait visiter d'autres dormeurs ou aller chasser de la taverne les ivrognes les plus assidus. Demain, c'est dimanche. Elle va avoir la visite de ses enfants: filles, gendres, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Smilja va se lever encore plus tôt que d'habitude. Afin de lancer la soupe et la viande, cuire les croissants et les feuilletés, pétrir la pâte des beignets qu'elle fera frire plus tard, pour qu'ils soient chauds quand les invités arrivent.

Chaque soir, avant d'aller dormir,

«Je suis contente quand vous êtes là, mais je suis aussi contente quand vous partez», avait-elle l'habitude de dire au milieu du repas qui se passait dans une joyeuse cacophonie, avec ces phrases commencées, mais jamais finies, avec ces enfants qu'on appelle à table, à qui on dit de ne pas faire de bruit en mangeant, de ne pas faire les difficiles, d'arrêter de casser les pieds des grands. Au lieu de s'asseoir avec ses invités, Smilja servait et desservait, soignait les gendres aux petits oignons, faisait mine de gronder ses filles parce qu'elles harcelaient leurs maris, veillait à réserver les meilleurs morceaux aux tout petits... Puis, à la fin, une fois qu'elle leur avait emballé d'énormes quantités de restes pour leur éviter de faire la cuisine demain, elle les raccompagnait avec un brin de mélancolie. C'est comme si je n'avais fait que vous rêver, les enfants. Elle restait longuement au portail à les regarder s'éloigner dans la rue, entassés dans leurs deux autos.

À chaque fois, elle les raccompagnait comme si c'était la dernière. Et elle ne manquait jamais d'attraper, au dernier moment, l'aînée des petites-filles pour l'attirer dans la chambre de derrière et lui rappeler où se trouvent les effets prévus pour ses obsèques. La blouse et le foulard bien repassés, le tailleur noir suspendu à un cintre, les chaussures au fond de l'armoire. Les linges pour les fossoyeurs qui creuseront sa tombe, les foulards et les savons pour les voisines qui prépareront le repas. Dans un tiroir parti-

culier du vieux vaisselier, une petite montre-bracelet. Mais, grand-mère, il y a des années qu'elle ne marche plus, cette montre! Pas grave, minette, n'oublie pas de me la mettre.

Lorsqu'elle eut terminé la vaisselle, le soir était déjà tombé. Elle n'alluma pas comme d'habitude sa télé noir et blanc pour prendre les nouvelles. Elle goûtait le silence. Elle se coucherait plus tôt. Elle avait vraiment tout donné, aujourd'hui. Son dos et ses jambes lui faisaient mal. S'étant lavé le visage et défait la chevelure, dans sa nuisette en flanelle blanche, elle se posta devant le saint. Elle le contempla en silence et haussa les épaules.

La voisine qui lui apportait son lait le matin la trouva étendue, immobile, sur le dos, recouverte d'un morceau de tissu rouge sur lequel ses mains reposaient tranquillement, croisées sur la poitrine. Elle se précipita vers le téléphone sans remarquer que le saint sur l'icône n'avait plus sa cape rouge. Il était assis sur une pierre, auprès du dragon terrassé et contemplait la défunte avec un sourire.

- Aleksandra Pavićević, anthropologue et chercheuse à l'Institut d'ethnographie de l'Académie des Sciences et des Arts de Serbie, se consacre à l'étude de la mémoire collective et des rites funéraires. Elle a déjà publié dans l'Antipresse: «La réalité de la vie contre la peur de la mort», AP228, «Prière, ou pourquoi il faut tutoyer Dieu», AP253 et «Si c'était tout de même la fin?», AP278. Article original traduit du serbe par Slobodan Despot.

TURBULENCES

DÉFENSE - USA, aperçus d'une décomposition

LE BUDGET MILITAIRE LE PLUS INEFFICACE AU MONDE? CECI EST LA CONCLUSION DU RAPPORT ANNUEL DU DÉPARTEMENT DE LA DÉFENSE AU CONGRÈS POUR L'ANNÉE FISCALE 2018 SUR LES CAPACITÉS MILITAIRO- INDUSTRIELLES DES ÉTATS-UNIS.

Les États-Unis d'Amérique sont encore aujourd'hui la force militaire la plus grande et la plus puissante du monde avec un budget inégalé de 639 milliards de dollars pour 2018. Néanmoins, de nombreuses difficultés et problèmes se lèvent pour maintenir les forces au niveau du combat et pour renouveler ou acquérir des équipements. Les secteurs de la recherche et du développement sont handicapés par la rapacité de l'industrie de la défense (acteurs privés) et le manque constant de personnes compétentes. Le coût exagéré demandé par les universités et les écoles techniques américaines pour amener de nouveaux ingénieurs et chercheurs scientifiques à maturité sur le marché ont lentement mais systématiquement diminué ces capacités. Pendant ce temps, les pays de l'Est (Chine, Inde, Corée, Russie...) commencent à récolter avantages de leurs programmes de recherche à long terme dans des domaines tels que missiles hypersoniques, l'espace, robotique militaire, réalité virtuelle, génie logiciel, pour un meilleur coût (par rapport à NOUS et aux fournisseurs de l'OTAN) et une qualité croissante.

BOEING A VRAIMENT DU PLOMB DANS L'AILE. SYNTHÈSE DE L'ANALYSE FINANCIÈRE DU GROUPE POUR L'ANNÉE 2020 (TRADUCTION).

- * La richesse financière de l'ensemble du groupe est en jeu. De nos jours, le prix moyen de l'action est d'environ 137 \$ depuis mars 2020 (70 % de moins que sa meilleure valeur).
- * La dette actuelle au 31 décembre 2019 était de 27,3 milliards de dollars. Boeing brûlé 43 des milliards de béné-

ficas sur les 3 dernières années pour payer ses dirigeants avec des primes grasses et racheter ses propres actions pour gonfler artificiellement le prix de ses propres actions (mauvaise gestion).

- * Le gouvernement américain a annoncé le 10 avril que le gouvernement fédéral ferait le nécessaire pour aider Boeing. Mais en même temps Boeing a choisi les banques Lazard et Evercore pour l'aider dans les négociations pour son plan de sauvetage.
- * Le groupe Boeing et ses filiales n'ont aucune garantie réelle quant à une potentielle aide (quel montant?). Et le marché aéronautique ou le marché de l'armement après la crise du Covid ne va pas se résorber en quelques mois seulement.

RECOMMANDATIONS

- * Les Forces armées doivent être extrêmement prudentes avec le Groupe Boeing concernant les projets en cours et vérifier scrupuleusement chaque jalon contractuel de livraison avant le paiement (risque de surfacturation).
- * Toute prolongation de contrat ou tout nouveau projet impliquant Boeing et ses filiales doivent être soigneusement examinés avant la signature.

(Documents rassemblés par K.)

TRIBUNE - Un lecteur sur sa falaise

NOTE DE LA RÉDACTION. — DES LOINTAINES AÇORES, UN DE NOS ABONNÉS NOUS A ENVOYÉ SON HISTOIRE DE VIE ET SON TÉMOIGNAGE. NOUS AVONS TROUVÉ SA LETTRE CHATOYANTE ET SES RÉFLEXIONS SUR L'ÉDUCATION ET LA GESTION DES MÉGAPOLES QU'IL PROPOSE DANS SA LETTRE NOUS ONT PARU INTÉRESSANTES À PARTAGER. MERCI, JEAN-CLAUDE! (SD)

Moi, lecteur lambda d'Antipresse...

Je suis Suisse d'origine, j'ai 75 ans. Je suis issu d'un milieu très modeste. A 20 ans, je

me marie, je suis instituteur. J'enseigne alors durant 25 années dans une petite commune rurale dans une classe regroupant tous les degrés terminaux de primaire, et en pleine indépendance de création pédagogique. Les semaines vertes, blanches, bleues s'enchaînent, la nature est partie prenante de l'instruction. En 1997, à l'âge de 50 ans, je quitte ma fonction pour créer 1000 Sabords, une école en mer pour ados de 13 à 15 ans (*L'école, c'est Éole qui s'y colle*, éd. du Panthéon); ces jeunes Suisses s'ouvrent sur les réalités du monde: un voilier offre un grand tour de l'Atlantique nord de huit mois pour huit jeunes; au menu, tout en poursuivant l'étude des matières à son programme scolaire, le jeune rencontre le Cap-Vert, la Guyane, les Indiens de l'Orénoque, quelques îles des Petites Antilles, la Rép Dom, Haïti, Cuba avant le retour par les Açores. 11 voyages vont se succéder, 84 jeunes se sont embarqués, 42 filles et 42 garçons. En 2008, j'achète un plus petit voilier avec lequel je prends contact avec les îles minuscules qui parsèment le Pacifique; puis, je parcours 8 fois la côte patagonne chilienne, j'effectue un hivernage en Terre de Feu et un été en Antarctique avant que les mesures covidienues me chassent d'Argentine pour aboutir aux Açores. Là, le voilier est vendu contre un terrain. Jamais accordé foi à la pandémie. Depuis, je vis dans une petite cabane sur la falaise, entouré d'un jardin merveilleux, devant l'horizon océanique. Une certaine autonomie alimentaire est un objectif. Terrien, je suis devenu un fidèle d'Antipresse.

Ayant entrevu les mégapoles sud-américaines de Sao Paulo et de Lima, j'ai une idée de l'impossibilité de gestion de ces mondes inhumains: la démarche totalitaire est la voie la plus simple, c'est une forme que tous les gouvernements lorgnent avec gourmandise; restent les difficultés des doubles discours pour ceux qui sont en charge des pays européens. Cet écartèlement donne cet étrange goût de factice qui m'apparaît alors que je soulève le voile qui couvre la plupart des politiciens et leurs actions. Pour moi, le monde

totalitaire est inéluctable, mon souhait le plus cher est qu'il épargne un tant soit peu mon jardin.

Je n'ai jamais trouvé le temps de lire les classiques, quelle lacune! C'est seulement depuis l'âge de 18 ans que je lis; par exemple, j'ai dévoré Zinoviev avec une préférence pour *Les hauteurs béantes*. L'œuvre complète de Soljenitsyne y a passé; il y a une dizaine d'années, j'ai lu Kourkof, peut-être est-il d'actualité?

Antipresse, c'est le décryptage hebdomadaire de ce qui nous arrive. Je vous remercie de nous offrir si ponctuellement vos repères culturels à la base de vos analyses. Le dimanche matin, quel plaisir!

✧ **Jean-Claude Fleuret.**

ZELENSKY - Un tout petit magot

D'ACCORD, ZELENSKY NE PÈSE PEUT-ÊTRE PAS 850 MILLIONS, MAIS 40 FOIS MOINS SELON SES DÉFENSEURS. CE QUI FERAIT DÉJÀ 40 SIÈCLES DE SALAIRE DANS L'UN DES PAYS LES PLUS PAUVRES D'EUROPE...

Le «Ze» a été égèrement interpellé dans le cadre des *Pandora Papers* pour ses comptes offshore et ses liens tout de même encombrants avec l'un des plus douteux oligarques de la région, Kolomoïsky:

«Zelensky a capitalisé sur la colère publique généralisée contre la corruption, mais sa campagne de 2019 a été marquée par des doutes quant à sa bonne foi en matière de lutte contre la corruption, étant donné que sa campagne a été stimulée par des médias appartenant à Kolomoïsky — qui est accusé d'avoir volé 5,5 milliards de dollars américains de sa propre banque et de les avoir transférés à l'étranger de concert avec son partenaire, Hennadiy Boholiubov.» (occrp.org)

Le serviteur du peuple a tenté de justifier ce dispositif par la nécessité de «se protéger contre les forces russes» — sans expliquer pour autant quelles forces russes (sinon des brigades féminines!) le menaçaient dès 2012, soit sept ans avant son élection!

Entretemps, un parti néerlandais a tout

de même estimé sa fortune à 850 millions de dollars. N'importe quoi! clame aussitôt le site de fact-checking stopfake.org, organisation totalement indépendante quoiqu'un peu financée par des philanthropes désintéressés comme la *National Endowment for Democracy*, le *National Democratic Institute*, le *German Marshall Fund* et les ministères des Affaires étrangères de la République tchèque et du Royaume-Uni. La fortune combinée de M. Zelensky, «selon plusieurs sources dignes de foi», ne devrait pas, selon ces journalistes au-dessus de tout soupçon, dépasser quelque 20-25 millions de dollars. De manière cocasse, le même site affirme que Zelensky ne possédait que l'équivalent de 1,5 million en argent et biens immobiliers lors de son accession à la présidence et qu'il s'est séparé de ses actions dans sa société de production TV. Même avec ces évaluations très prudente, la présidence lui aura nettement mieux réussi que sa carrière d'acteur pourtant très célèbre. En Ukraine — l'un des pays les plus pauvres d'Europe —, le salaire moyen est de 480 € par mois. La «modeste» fortune estimée de Zelensky serait donc l'équivalent de 3 à 4000 ans de salaire. La lutte contre la corruption est une mission dangereuse qui mérite un salaire adéquat.

PROVOCATION - Les visées des néocons

LE 2 MAI 2022, OLIVER STONE PUBLIAIT CETTE INQUIÉTANTE MISE EN GARDE SUR SA PAGE FACEBOOK. À GARDER DANS UN COIN DE SON ESPRIT.

J'observe la situation de l'Ukraine depuis 2014 dans le sillage de feu Robert Parry qui était un pionnier en la matière. J'ai suivi les incendies à Odessa, la persécution illégale et les meurtres de journalistes, de maires, de politiciens et de citoyens. J'ai suivi l'interdiction du principal parti d'opposition, dont les sondages étaient meilleurs que ceux du gouvernement Zelenski. J'ai été choqué par la haine pure et simple exprimée contre la minorité russo-ukrainienne. C'est une longue et triste histoire qui commence avec le coup d'État de 2014, coorganisé par les

États-Unis, qui a privé l'Ukraine de sa neutralité et l'a rendue violemment anti-russe. Au cours des huit années qui ont suivi, quelque 14 000 personnes innocentes ont été tuées en Ukraine, sans que nos médias n'en parlent sérieusement.

Ces dernières semaines, j'ai vu avec une crainte grandissante Victoria Nuland jaillir une fois de plus de nulle part, avertissant les Russes et nous — le public cible — que si les Russes utilisaient un engin nucléaire de quelque nature que ce soit, ce serait l'enfer. Cet avertissement a été rapidement repris par une foule de responsables de l'administration et de chaînes de télévision dans les jours qui ont suivi, amplifiant la même idée: la Russie se lance dans le nucléaire. Tout cela à la suite de la réaffirmation par Poutine de la politique nucléaire de la Russie, qui n'est pas aussi agressive que la nôtre. Cela m'a interpellé: pourquoi répéter ces choses sans répit? Tout d'abord, il y a eu toutes les accusations de crimes de guerre qui sont arrivées dans la hâte et la fureur et qui nécessitent des enquêtes et des preuves sérieuses.

Par conséquent, je me demande si les États-Unis ne sont pas en train de préparer le terrain pour une explosion nucléaire de faible puissance, d'origine inconnue, quelque part dans la région du Donbass, tuant des milliers d'Ukrainiens. Bien sûr, si cela se produisait, Dieu nous en préserve, tous les cerveaux du monde seraient entraînés, tels des chiens de Pavlov, à blâmer la Russie. Cette culpabilité a déjà été établie à l'avance, et n'importe qui ferait sauter l'engin. Cet usage aurait certainement un impact sur les 50 % restants de l'opinion mondiale qui ne sont pas dans le camp occidental. La Russie serait le Satan, le Belzébuth. N'oubliez pas qu'il est difficile de savoir d'où un engin nucléaire a été lancé, surtout dans une situation aussi haletante que cette guerre, dans laquelle il semble que la Russie puisse être accusée de n'importe quel comportement, aussi absurde soit-il. Il faudrait probablement quelques jours pour découvrir la vérité, mais la vérité ne compte

pas. Ce qui compte, c'est la perception, et les États-Unis mènent une guerre de perception avec beaucoup d'habileté et de force, saturant les ondes de CNN/Fox et nos pays satellites en Europe et en Asie comme je ne l'ai jamais vu faire auparavant.

En faisant cela, nous serions en passe de fabriquer un nouveau Eltsine, qui pourrait recréer pour notre pays une énorme opportunité idéologique et commerciale. Mais, plus important encore, dans l'affaire, nous isolerions la Chine de la Russie. Bien sûr, la Chine serait la prochaine cible si la Russie tombe. C'est, je crois, le scénario rêvé des anarchistes néoconservateurs de notre gouvernement pour créer ce qu'ils considèrent comme un «meilleur des mondes fondé sur des règles».

MARQUE-PAGES - La semaine du 1er au 7 mai 2022

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Cas d'école. Lors d'une conférence passionnante donnée en Suisse, le colonel Jacques Baud ([voir notre entretien dans AP330](#)) a illustré par le cas ukrainien le mécanisme fondamental de l'industrie des *fake news*. Ce n'est pas par le mensonge que la fausse information se répand, mais par l'omission délibérée de certains faits essentiels, de manière à construire une narration distordue des événements. [Un exposé magistral de deux heures, à visionner sans faute.](#)

Crémato-moratorium? Celle-ci est cocasement sinistre. Que vont faire les crématoires allemands en cas de pénurie de gaz russe? Les «clients» s'accumulent déjà au frais, mais pour combien de temps? Les morts ne sont pas impatients, on le sait, mais ils prennent de la place... [Selon le Bild:](#) > «...au crématorium du Waldfriedhof dans la Kühlweinstraße à Völklingen, les chambres froides sont remplies. Les cercueils s'empilent. Kunzler met en garde contre le risque d'effondrement du secteur allemand de la crémation en cas d'interruption de l'approvisionnement en gaz en raison de la crise énergétique due à la guerre

en Ukraine. Les crématoriums allemands ont besoin d'environ 20 millions de mètres cubes de gaz par an. > Un boycott du gaz aurait des conséquences importantes : "En Allemagne, environ 75% des crémations ont lieu dans les 160 installations communales et privées. On observe ici une disparité nord-sud. Les grandes villes comme Hambourg et Berlin ont des taux d'incinération très élevés, supérieurs à 15 000 par an et par ville, alors qu'à Munich, on pratique davantage l'inhumation", rapporte Kunzler.»

Une solution, c'est que tout le monde se reconvertisse au catholicisme et qu'on oublie les fours crématoires...

Les rameurs de la galère. Nicolas Bonnal nous signale [un beau texte du général Jean-René Bachelet \(Sarajevo mission impossible, 1995\)](#) sur l'Ukraine et le crépuscule occidental. Cela sent la fin de partie, mais cela rappelle quelques réalités incontournables.

«Je pensais pour ce qui me concerne que l'Europe, après avoir pris sa part au cours des siècles passés à une semblable hypocrisie, avait désormais pour vocation et destin de remettre l'Occident sur le droit chemin, seule voie susceptible d'assurer, dans le nouveau monde qui émerge, la pérennité de notre civilisation, mieux encore, d'en favoriser la renaissance et, pour cela de se dégager de l'emprise de son avatar d'outre-Atlantique. Au lieu de cela, nous voilà revenus au banc des rameurs de la galère américaine, pour un naufrage de concert programmé...»

Civilités. Pendant le tournage de son dernier film, *Being mortal*, le célèbre acteur Bill Murray avait des divergences de vues avec une dame de l'équipe. Il a voulu, semble-t-il, tourner la chose à la plaisanterie. La plaisanterie a été mal prise par la dame. [Le tournage du film est arrêté](#) et une «enquête» est ouverte comme s'il y avait eu agression ou mort d'homme. Les nouvelles mœurs sont décidément très cool...

Méga-capital. Le rachat de Twitter par Elon Musk n'est pas encore chose faite et les manœuvres d'obstruction se multiplient. Comme disent les militaires: plus vous

essayez de DCA, plus près vous êtes du but! Guy de la Fortelle, qui publie la très intéressante lettre de L'investisseur sans costume entre dans les coulisses de l'opération: «si le conseil d'administration a dit oui par-devant, la guerre par-derrière est sanglante». C'est par le cours de Tesla, notamment, que le très gros capital essaie de déjouer le rachat. Car «ce n'est pas le combat pour la liberté d'expression qui importe le plus, mais la fissure apparue sur le front des élites américaines».

Pourquoi tant de mollesse? Pourquoi les Russes sont-ils aussi modérés en Ukraine, quand ils auraient déjà pu détruire toutes les infrastructures civiles comme l'OTAN dans ses guerres? Ce ne sont pas des cosaques enragés qui se le demandent, mais les officiers du Pentagone (pourquoi cette tiédeur?) le New York Times et les «consultants» de leurs propres think tanks:

«Pourquoi la Russie ne bombarde-t-elle pas davantage de ponts et de réseaux ferroviaires, a-t-il demandé, alors qu'elle permet à l'armée ukrainienne de recevoir chaque jour davantage de livraisons d'armes de plus en plus meurtrières de la part de l'Occident? Pourquoi les dirigeants occidentaux

— comme la présidente de la Chambre des représentants Nancy Pelosi dimanche — peuvent-ils encore se rendre à Kiev en toute sécurité? "Je trouve cela étrange, et je ne peux pas l'expliquer".»

L'éblouissant entretien organisé par The Duran avec Gonzalo Lira et l'analyste stratégique Andrey Martianov leur permettrait peut-être d'entrevoir un début de réponse s'ils voulaient bien l'écouter — et s'ils comprennent encore un discours anglais non hystérique.

Étrange. avril 2022: Le gouvernement ukrainien coupe le téléphone et l'internet à la région de Kherson, qui est donc isolée du monde en attendant que les opérateurs russes la reconnectent au réseau de Russie. On peine à comprendre cette punition de ses propres citoyens, qui revient à faciliter la russification de cette région, comme si c'était déjà un fait accompli.

Maman! Pour la Fête des Mères, cette vidéo émouvante: des jeunes garçons, en 1964, parlant de leur maman. Savourons trois minutes de bonheur en contemplant la pureté de ces visages et l'amour simple qui émane de ces mots.

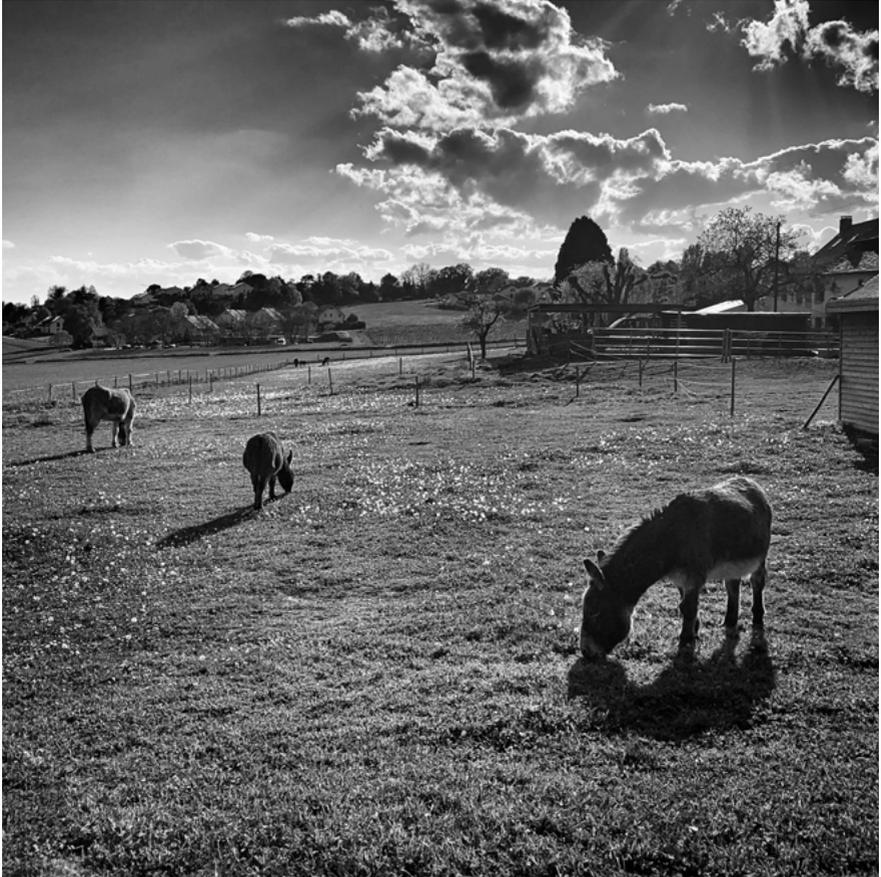
Pain de méninges

SAVOIR SE FAIRE AIMER

C'est beaucoup d'être admiré, mais c'est encore plus d'être aimé. La bonne étoile y contribue quelque chose, mais l'industrie tout le reste ; celle-ci achève ce que l'autre ne fait que commencer. Un éminent mérite ne suffit pas, bien que véritablement il soit aisé de gagner l'affection, dès que l'on a gagné l'estime. Pour être aimé, il faut aimer, il faut être bienfaisant, il faut donner de bonnes paroles, et encore de meilleurs effets. La courtoisie est la magie politique des grands personnages. Il faut premièrement mettre la main aux grandes affaires, et puis l'étendre libéralement aux bonnes plumes ; employer alternativement l'épée et le papier. Car il faut rechercher la faveur des écrivains qui immortalisent les grands exploits.

— Baltasar Gracián, *L'Homme de cour*, XL.

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



Le pâturage. Campagne vaudoise, 1.5.2022.

Je m'arrête toujours en voyant un pré aux ânes, même quand ce sont des mulets. Leur placidité, leur innocence ont quelque chose de saint, comme si tous, au pied de leur figuier, attendaient que le Christ lui-même les réquisitionne pour monter dans Jérusalem. Quand ils veulent bien s'approcher et que j'ai une pomme à leur offrir, ma journée est faite.